

**Zeitschrift:** Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage  
**Herausgeber:** Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen  
**Band:** 41 (2002)  
**Heft:** 4: Linien, Grenzen, Übergänge = Limites, lignes, passages

**Artikel:** Ein Eimer für die Brache = Une corbeille pour la friche  
**Autor:** Jankowski, Jo / Robin, Michèle  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-138928>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Jo Jankowski, Fotograf, Hamburg – Michèle Robin, Landschaftsarchitektin, Berlin

# Ein Eimer für die Brache



Mühlenstrasse, East-side-gallery, Kreuzberg





Ich seh den Hügel,  
 ich musste schon immer ganz oben sein.  
 Der Boden ist offen, sandig,  
 in den Radspuren Hundedreck,  
 weiter oben hüfthohes Strandgras,  
 auch Kamille, leicht wird's nicht.  
 Der Zaun, der scheiss Bauzaun;  
 hiefen, man muss ihn  
 aus dem Sockel hiefen,  
 sich durchzwängen,  
 drüber klettern geht auch,  
 manchmal unten durchkriechen.  
 Warum ist hier kein anderer Mensch? –  
 Später dann oben:  
 der Blick auf die Wand ohne Fenster,  
 es bröckelt und ist noch nicht gelb.  
 Wie andere leergeräumte Grundstücke  
 wartet auch dieses auf die Bauarbeiten,  
 vielleicht auch nur auf Zukunft.  
 Es bröckelt auch,  
 wenn der Bürgermeister verkündet,  
 dass der Besucher, welcher kommt  
 die Stadt zu erleben,  
 vergebens nach Mauer und Streifen  
 Ausschau hält und  
 selbst der Ureinwohner an selbige  
 und deren Verlauf  
 sich nicht erinnern mag –  
 es bröckeln die Sinne.  
 Ich schaue auf die Wand  
 ohne Fenster und klink mich ein  
 in kollektiv gespeicherte Bilder,  
 den Streifen und die Türme,  
 die Laternen und die Pfähle,  
 die Sperren und den Asphalt,  
 im gerodeten märkischen Sand,  
 in ein 'Kunstobjekt' vergangener Tage.  
 Der Mann hat recht, die Mauer ist weg,  
 fast alles weg, ausradiert  
 das Hauptrelikt des kalten Krieges. –  
 Flugzeuge flogen immer drüber,  
 und im Untergrund  
 querte die West-U-Bahn den Osten.  
 Ich schaue auf den Bauzaun,  
 wo er auf die Wand trifft,  
 hat ein Holunder geblüht und überhaupt:  
 ich sitze hier hundert Meter  
 von der Friedrichstrasse entfernt  
 zwischen Akazien, Königskerzen und  
 Schafgarben und gebe zu:  
 es braucht feine Sinne.  
 Fast scheint es,  
 als habe sich der Grenzverlauf  
 einer selbstbestimmten Renaturalisierung  
 unterzogen, und ich fühle  
 einen grandiosen Sieg der Natur  
 über alle Ideen.  
 Die Mauer ist tot, es lebe die Mauer.

Schau hin, denk ich:  
 westseitig zeichnen fünfzigjährige  
 Bäume den Verlauf,  
 ostseitig, wenn der Exstreifen noch  
 Brachland ist, sind es zehnjährige,  
 dünnstämmige und Gestrüpp,  
 wilder Rasen, der wuchert,  
 Bierdosen auch.  
 Dazwischen oft die Doppelreihe  
 exakt gesetzter Pflastersteine,  
 eine schlichte Spur,  
 und wäre ich ihr nicht gefolgt,  
 hätte ich mich wenig gefragt,  
 denn: bald ist sie Parkplatzmarkierung,  
 bald Abstandshalter,  
 bis sie dann eigentümlich,  
 auffällig die Strasse quert  
 und zu verstehen gibt,  
 welch Grenze sie zeichnet.  
 Kurz denk ich sie mir als  
 flimmernd leuchtende Spur  
 in Edelstahl gefasst,  
 später bin ich erleichtert,  
 dass der Strassen-Designer  
 sich dabei ruhig verhielt.  
 Dagegen wirken  
 die jüngsten Anstrengungen  
 japanischer Gastfreundschaft  
 zur Flurbereinigung des Streifens  
 in Form eines Zier-Kirschen-Kultur-Weges  
 eher hemdsärmelig, vor allem im Vergleich  
 zu meiner Wand ohne Fenster:  
 na ja, sollen herrlich rosa blühen,  
 im April - es ist August, es dämmt,  
 die Kamillen werden blasser,  
 ihr Duft schwächer, es donnert –  
 vor gut zehn Jahren  
 wurden sie ausgegraben, die Stationen,  
 ganze Bahnhöfe, vierzig Jahre lang  
 begraben, vierzig Jahre ohne Besuch,  
 immer sind die Züge vorbeigeschossen,  
 dann war Techno angesagt.  
 Nun beben sie wieder in der Tiefe,  
 sinnlos bepackt, gleich hier,  
 ganz nah, unter mir.  
 U-Bahn fahr ich selten,  
 will lieber oben sein, wo es hell ist,  
 wo vorher Minen waren,  
 jetzt die Hügel stehen;  
 ja es wurde gebaut, noch mehr geplant  
 (sitzen tu ich wohl auf Bauschutt)  
 und Berlin war wohl lang genug  
 eine Insel, und doch wünsche ich mir  
 einen bereitgestellten Abfalleimer,  
 hierher auf meinen Hügel und  
 noch zwei weiter unten bei den Akazien,  
 gleich da beim Bauzaun.

*Jo Jankowski, photographe, Hamburg – Michèle Robin, architecte-paysagiste, Berlin*

## *Une corbeille pour la friche*



Gartenstrasse, Nordbahnhof, Mitte

Axel-Springer-Strasse, Barmer Ersatzkasse, Mitte





**J**e vois la colline,  
 depuis toujours je voulais être tout en haut.  
 Le sol est nu, sablonneux,  
 dans les traces de vélo, des crottes de chien,  
 plus haut, de l'oyat à hauteur de hanche,  
 de la camomille aussi, ça ne va pas être facile.  
 La clôture, cette foutue clôture de chantier;  
 la dégager, il faut la dégager de son socle,  
 forcer le passage,  
 autre solution: l'escalader,  
 ou alors se glisser en dessous.  
 Pourquoi n'y a-t-il pas âme qui vive ici ? –  
 Plus tard, une fois en haut:  
 la vue sur le mur sans fenêtre,  
 ça s'effrite et ce n'est pas encore jaune.  
 Comme d'autres parcelles inoccupées,  
 celle-ci aussi attend le début des travaux,  
 ou peut-être simplement l'avenir.  
 Ça s'effrite encore,  
 lorsque le maire annonce  
 que les visiteurs, venant pour  
 découvrir la ville,  
 cherchent en vain le mur et la ligne de démarcation,  
 et que l'habitant de toujours de ces lieux  
 ne veut plus lui-même se souvenir  
 de ce mur  
 et de son tracé –  
 les perceptions s'effritent.  
 Je regarde le mur  
 sans fenêtre quand m'apparaissent alors  
 des images gravées dans la mémoire collective:  
 la ligne de démarcation et les miradors,  
 les lampadaires et les pieux  
 les barrières et l'asphalte,  
 dans ce sable aseptisé «œuvre d'art» des temps passés.  
 L'homme a raison, le mur a disparu,  
 presque tout est loin, effacé  
 le vestige principal de la guerre froide. –  
 Des avions l'ont toujours survolé,  
 tout comme le métro-ouest a toujours  
 cheminé dans les profondeurs de l'est.  
 Je fixe des yeux la clôture de chantier,  
 à l'endroit où elle rencontre le mur,  
 un sureau a fleuri et après tout,  
 je suis assise ici à cent mètres  
 de la Friedrichstrasse  
 entre acacias, molènes et  
 achillées et concède:  
 il faut avoir les sens bien aiguisés.  
 Il semble presque que  
 la frontière ait décidé d'elle-même  
 de son retour à la nature, et je ressens  
 une victoire grandiose de cette nature  
 sur toutes les idées.  
 Le mur est mort, vive le mur.  
 Regarde, me dis-je:  
 À l'ouest des arbres cinquantenaires  
 marquent le tracé,

à l'est, où l'ancienne limite  
 est encore territoire en friche, ce sont des arbres,  
 des broussailles d'une dizaine d'années  
 et du gazon sauvage qui prolifèrent,  
 des canettes de bière à foison.  
 Entre les deux, souvent, la double ligne de pavés  
 posés précisément  
 une trace pure, sans artifice  
 et si je ne l'avais pas suivie,  
 je ne me serais que peu interrogée,  
 en effet: tantôt elle est délimitation de place de parc,  
 tantôt elle est marque de distance  
 jusqu'à ce que curieusement,  
 elle traverse la rue ostensiblement  
 et nous fasse comprendre,  
 quelle frontière elle dessine.  
 Je me l'imagine soudain  
 telle une trace lumineuse et scintillante  
 sertie d'un acier noble  
 puis je suis soulagée  
 que le designer de rues  
 ait fait preuve de retenu.  
 Par contre les efforts les plus récents  
 d'hospitalité à la japonaise  
 pour l'aménagement de la ligne  
 sous la forme d'un alignement de  
 cerisiers ornementaux  
 apparaissent comme un travail  
 d'amateur, surtout en comparaison  
 avec mon mur sans fenêtre:  
 Mais bon, il faut que le rose fleurisse,  
 en avril – nous sommes en août,  
 c'est le crépuscule,  
 les camomilles pâlisent,  
 leur parfum faiblit, ça tonne –  
 il y a une bonne dizaine d'années,  
 on les a déterrées, les stations,  
 des gares entières, enterrées  
 pendant quarante ans,  
 quarante années sans visiteur,  
 les trains passaient toujours à grande vitesse  
 puis on a annoncé la techno.  
 Maintenant, ils vibrent à nouveau  
 dans les profondeurs  
 chargés sans raison, juste ici,  
 tout près, au-dessous de moi.  
 Je prends rarement le métro  
 préfère être en haut, à la lumière,  
 là où se trouvaient avant les mines  
 et maintenant des collines;  
 oui on a construit, et planifié plus encore  
 (je suis probablement assise sur des déblais de chantier)  
 et Berlin a été une île bien assez longtemps  
 et pourtant je souhaiterais  
 qu'une corbeille à papier soit déjà installée  
 ici sur ma colline et  
 encore deux en contrebas vers les acacias,  
 juste à côté de la clôture de chantier.

Zimmerstrasse, Check-point-Charlie, Mitte



Zimmerstrasse, Springerhaus, Mitte



Friedenstrasse, Gartenstadt, Treptow